

pour aller cacher dans un coin ignoré son abandon et ce qui, aux yeux de tous, devait être sa honte... Elle allait devenir mère !

— Oh ! la pauvre femme ! s'écria le marquis.

— Oui, mère, reprit M. de Sisterne d'une voix entrecoupée, mère d'un enfant dont je suis le père ! Et elle est partie, la noble victime, n'ayant peut-être pas vingt-cinq francs dans sa poche.

— Affreux ! murmura le marquis.

— Quelque temps après, une de ses camarades du magasin la rencontra par hasard. Elle était allée se loger ou plutôt se cacher à l'extrémité des Batignolles. N'ayant pas le moyen de se donner le luxe d'une chambre, elle demeurait dans un taudis, une sorte de trou infect dans lequel ne voudrait pas dormir ton chien Fanor.

La courageuse enfant travaillait ; elle faisait, je crois, de la passementerie et parvenait à gagner vingt ou vingt-cinq sous par jour, à peine de quoi ne pas mourir de faim !... Et elle était sur le point de donner un enfant au comte de Sisterne, qui a plusieurs millions de fortune !

C'est par cette jeune fille que Gabrielle rencontra, comme je viens de te le dire, qu'on sut, rue Montmartre, pourquoi elle avait cru devoir quitter le magasin. Elle s'était soustraite à l'affront d'être congédiée.

Quelques jours après cette rencontre, la même camarade, accompagnée d'une ou de deux demoiselles de magasin, se rendit aux Batignolles pour faire une visite à Gabrielle. Elle n'y était plus. Une fois encore Gabrielle avait disparu. Sa retraite connue, elle en avait cherché une autre.

Où est-elle allée ? Qu'est-elle devenue ? Personne n'a pu me le dire, et, malgré toutes les recherches auxquelles je me suis livré, je n'ai pu rien découvrir.

Pensant que peut-être elle était retournée chez son père, j'allai à Orléans. Le commerçant était mort depuis peu et Gabrielle n'avait point réclamé son héritage... — "Depuis que Gabrielle Liénard a quitté la ville, me dit-on, on n'a plus entendu parler d'elle."

J'ai acquis la certitude que la malheureuse enfant n'a reçu aucune des lettres que je lui ai écrites, pas même celle que j'avais remise à un garçon d'hôtel, au moment de partir pour Brest.

Ainsi, Gabrielle a dû croire que j'étais un lâche, un infâme ! que je ne l'aimais pas, que je l'avais froidement précipitée dans un abîme, et que, mon caprice satisfait, je l'avais abandonnée ! Quelles furent alors ses pensées ? Ah ! je n'ose pas me le demander !... Le cœur meurtri, n'ayant plus d'avenir, elle m'a maudit.

La malheureuse Gabrielle existe-t-elle encore ? A-t-elle donné le jour à son enfant ? Nul ne le sait. Hélas ! elle a peut-être voulu échapper à la honte et à la souffrance par le suicide !

A partir du jour où elle a quitté les Batignolles, elle s'enfonce et disparaît dans l'ombre. Si elle n'est pas morte, qu'est-elle devenue ? Où sont-ils tous les deux, la mère et l'enfant ? Mystère !...

Je ne sais rien et je ne saurai probablement jamais rien ; et cette complète ignorance sera le tourment de toute ma vie.

Maintenant, Edouard, comprends-tu l'amertume de mes regrets ? Comprends-tu que le remords soit à côté du souvenir ?

— Oui, répondit le marquis ; mais le pardon vient après le repentir ; si la faute a été grande, l'expiation ne l'est pas moins. Tu oublieras et tu retrouveras du repos.

— Jamais ! répliqua vivement M. de Sisterne ; on ne fixe pas la durée de la punition, quand les malheurs qu'on a causés ne peuvent plus être réparés. Je vivrai de mon souvenir, c'est-à-dire de mes regrets et de mon amour. Va, on ne retrouve pas le bonheur comme un objet qu'on a perdu !

Mes meilleurs amis s'étonnent de ma prétendue aversion pour le mariage.

Certes, on m'a présenté des jeunes filles charmantes, très-capables d'inspirer une affection profonde. Devant elles, je suis resté insensible et froid comme un marbre. Me marier, moi ! Quand même je serais sûr de la mort de Gabrielle, je ne pourrais m'y résoudre. Il n'existe plus aucune femme que je puisse aimer ! Or, je considère que le mariage sans amour est la profanation d'une chose sainte et sacrée.

Quand on me conseille de me donner une compagne et qu'on me parle des douces et pures joies de la famille, j'écoute, je pense à Gabrielle et à son enfant, et je garde le silence. Toi-même, Edouard, tu m'as demandé pourquoi je ne me décidais pas à me marier. Je viens de répondre à ta question. Non, je ne me marierai pas... Il peut se faire que je sois d'un puritanisme exagéré, mais nul mieux que moi ne connaît les sentiments qui m'inspirent et auxquels j'obéis. Oui, je resterai fidèle à mon unique amour, et je ne donnerai pas à une femme, serait-elle la plus belle et la plus parfaite, le nom de Sisterne que j'ai promis à une autre.

Quant aux joies de la famille dont on se sert vis-à-vis de moi comme moyen de séduction, je n'en suis pas absolument déshérité. En dehors de mes amis et je les compte bien pour quelque chose, j'ai ma sœur que j'aime beaucoup, et près d'elle son mari et sa fille, ma nièce et ma filleule. Emmeline va atteindre sa troisième année, ce

n'est encore qu'un enfant au berceau, mais elle est déjà intelligente, gracieuse et jolie comme un ange, la toute mignonne. J'en suis idolâtre. Dans l'affection que j'ai pour elle, il me semble qu'il y a de la paternité. Je reporterai sur ma nièce toute la tendresse et l'amour que j'aurais eu pour l'enfant de Gabrielle, pour mon enfant !

Eh bien, plus tard, quand il faudra quitter la mer, c'est chez sa sœur et sa nièce que se retirera le vieux marin.

Il resta un moment silencieux. Puis avec un sourire doux et triste, il reprit :

— Edouard, une idée vient de me venir.

— Quelle est cette idée ?

— Que ton fils pourrait épouser ma nièce si, toutefois, Emmeline donne tout ce qu'elle promet.

— Ils auront l'occasion de se voir souvent, répondit le marquis, en serrant la main de son ami : s'ils s'aiment, ce n'est certes pas moi qui mettrai opposition à ce mariage.

— Voilà où j'en suis, reprit amèrement M. de Sisterne, réduit à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants !

Ils n'étaient plus qu'à trente pas du château.

Prévenue de leur arrivée par l'enfant, la marquise était descendue pour venir à leur rencontre. Elle tenait dans sa main le bouquet cueilli par Eugène à son intention.

— Edouard, dit vivement le comte au marquis, tout ce que je viens de te dire doit être un secret entre nous.

— Révéler ce que tu m'as confié serait une trahison, mon cher Octave.

— Madame de Coulange elle-même ne doit rien savoir.

— Elle ne saura rien.

VI

Gabrielle et Mélanie, marchant très-vite, arrivèrent au pont de Coulange. Jusque-là elles n'avaient pas échangé une parole.

— Vous êtes fatiguée, lui dit Mélanie ; aussi, pourquoi avoir marché si rapidement ? J'avais de la peine à vous suivre. Nous allons nous asseoir un instant dans l'herbe, sur ce talus, et nous reprendrons notre chemin quand vous serez reposée.

— Oui, asseyons-nous, répondit Gabrielle, j'ai un peu de faiblesse dans les jambes.

Elles s'assirent, faisant face au château de Coulange.

— D'ici, le coup d'œil est ravissant, dit Mélanie : n'êtes-vous pas de mon avis, Gabrielle ?

— Oui, ravissant ! répondit la jeune femme rêveuse.

Son regard errait sur la rive droite de la Marne ; elle cherchait à revoir les deux hommes et l'enfant. Ne les apercevant point, elle laissa un soupir s'échapper de sa poitrine.

— Ils sont rentrés dans le parc, lui dit Mélanie, qui avait deviné son désir.

— Oui, ils sont rentrés, murmura Gabrielle.

— C'est égal, nous avons été servies à souhait par le hasard. Après avoir passé inutilement trois fois devant la grille du château, nous avons eu une excellente idée de continuer notre promenade au bord de l'eau.

— C'est vrai.

— Si je le voyais de loin seulement, je serais contente, me disiez-vous. Eh bien, vous n'avez pas fait que de le voir, vous l'avez tenu dans vos bras et vous l'avez embrassé !

— Je n'ai eu que le temps de lui ouvrir mes bras. Vous avez causé avec M. le marquis, Mélanie, qu'en avez-vous dit ?

— Oh ! des choses tout à fait gracieuses et aimables. D'abord, il a paru étonné de vous rencontrer à Coulange ; mais je me suis empressée de lui donner l'explication qu'il désirait, en lui disant que nous sommes venues passer quelques temps à Miéran.

— A-t-il été satisfait ?

— Certainement.

— Il ne m'empêchera point de le voir ?

— Quelle idée ?

— Mon Dieu, je ne sais pas ce qu'il peut penser... M. le marquis de Coulange est un bien grand seigneur, et je ne suis, moi, qu'une pauvre femme.

— Eh bien, ma chère Gabrielle, vous allez savoir ce que pense M. le marquis de Coulange. Non-seulement il ne vous défend point de voir et d'embrasser son fils ; mais, lorsque nous viendrons à Coulange, nous sommes invitées, vous et moi, à entrer au château.

— Vraiment, Mélanie ?

— Je vous fais part de l'invitation de monsieur le marquis.

— Il est bon, lui aussi ?

— Si vous lui aviez laissé le temps de vous parler, ma chère Gabrielle, il avait certainement l'intention de vous faire lui-même son invitation et de vous adresser quelques paroles affectueuses.

Gabrielle baissa la tête et resta silencieuse.

— Voulez-vous que je vous parle franchement ? reprit Mélanie au bout d'un instant.